

dans le premier l'action réciproque de deux forces hétérogènes, une volonté consciente et des affections vitales inconscientes. Y a-t-il en outre un sens particulier, magnétique ou électrique, comme celui qui dirige, dit-on, les pigeons voyageurs, qui s'éveillerait sous certaines influences et distinguerait des signes qui échappent à nos sens et même à notre imagination. Cette hypothèse, qui n'a rien d'absurde en elle-même, ne serait légitime que si l'on était parfaitement sûr d'avoir épuisé l'analyse des impressions sensorielles et ganglionnaires. Nos sens internes ne sont jamais endormis simultanément et ces foyers de sensibilité peuvent, dans l'isolement et le silence, acquérir une lucidité extraordinaire. L'hypnotiseur connaît ou plutôt possède l'art de les éveiller et de les endormir à son gré et de jouer de l'organisme comme d'un instrument dont le clavier n'a plus de secrets pour lui. Biran démontre supérieurement que le pouvoir du magnétiseur expire au seuil de la conscience et de la volonté : toutefois sa puissance est assez grande pour prévenir la conscience et circonvenir la volonté en modifiant l'atmosphère vitale du sujet aussi sûrement que s'il versait une liqueur stupéfiante, un poison subtil et énervant dans son breuvage. C'est, en dernière analyse, une usurpation, une tyrannie, un attentat à la liberté d'autrui, et le consentement même de son sujet n'est pas plus une justification que le *ruere in servitium* de l'historien ne justifie l'esclavage. S'attaquer à son corps c'est s'en prendre à son libre arbitre qui doit être sacré pour tous à titre de fin en soi, comme dirait Kant, et ne doit jamais devenir un moyen pour une autre fin, cette autre fin fût-elle la réputation ou les intérêts de la science.

Tel est ce *Mémoire sur les perceptions obscures* où se

mêlent les fines observations, les vues ingénieuses et les suppositions discutables. Notre but était de le faire connaître, non de le critiquer ou d'engager une polémique avec Biran au nom de la psychologie contemporaine. Peut-être trouvera-t-on qu'il abuse de son principe vital et qu'en excluant l'animisme il complique singulièrement le problème. S'il ne transporte pas la physiologie dans la métaphysique, il a peut-être le tort d'en faire parfois une sorte de métaphysique expérimentale. Qu'on n'oublie pas la date de ce *Mémoire* et l'on sera forcé de convenir qu'en pressentant les recherches contemporaines de la psychophysique, qu'en faisant de l'organisme un système de points vivants et une hiérarchie d'êtres sentants avant les théories cellulaires, qu'en esquissant une théorie générale du magnétisme et des suggestions avant l'école de la Salpêtrière, il a singulièrement devancé son époque et s'est incontestablement placé à la tête de la psychologie expérimentale dans notre pays. Il a eu le mérite rare de ne point exagérer sa propre thèse et d'éviter les excès des assembleurs de nuages qui ont pensé discréditer la théorie des faits inconscients. A lui seul il eut la gloire d'accomplir une révolution que l'école éclectique, Jouffroy en tête, a eu le grand tort historique d'entraver : il a uni indissolublement la psychologie à la médecine et à la pédagogie. Ajoutons qu'à ses yeux l'association n'était pas une abdication et qu'il était fermement persuadé que deux sciences peuvent trouver de grands avantages à s'entendre et des inconvénients non moins grands à se confondre. On ne s'étonnera donc pas qu'en 1823, reprenant une partie des idées du *Mémoire* de 1807, il ait commencé son travail par cette déclaration significative qu'il n'est pas hors de propos de rappeler à nos contemporains : « Newton disait : O phy-

sique, préserve-toi de la métaphysique... ne serait-on pas en droit de s'écrier à son tour, et peut-être avec plus de fondement que Newton : O psychologie, ô morale, gardez-vous de la physique, gardez-vous même de la physiologie ! »

## V

Il était dans la destinée psychologique d'Ampère d'entendre, de compléter presque sur tous les points les découvertes de son ami. Il admettait la théorie de l'inconscient, il l'exagérait même comme en témoigne ce *post-scriptum* d'une lettre à Biran : « J'oublie de vous observer que si vous trouvez que j'admets trop de phénomènes avant le *moi*, il y a une raison qui y porte puissamment. Pour pouvoir n'en point admettre dans les bêtes, il faut bien en rendre indépendants les phénomènes sans lesquels leurs actions seraient tout à fait inexplicables ». Voilà donc une pensée de derrière la tête que Biran ne nous avait pas livrée : il ne faut pas que les bêtes aient un *moi*, et dès lors tout ce qui se passe chez les bêtes, tout ce qu'elles ont de commun avec l'homme, doit être déclaré indépendant du moi et de la conscience. Descartes ne raisonnait pas autrement : il ne faut pas que les bêtes aient une âme, dès lors tout ce qui se passe chez elles doit être mécanique et automatique. On voit pourtant qu'Ampère et Biran évitaient l'automatisme, justement en substituant le moi à l'âme et les affections inconscientes aux mouvements mécaniques. Toutefois Ampère ne fait guère que répéter la doctrine de son ami ; son origina-

lité se montre surtout dans l'analyse d'un cas psychologique de grande portée qu'on peut appeler la théorie des concrétions d'images. Avant de l'étudier dans le résumé que nous a conservé heureusement un de ses auditeurs du Collège de France, Roulin, disons qu'Ampère ne fut pas peu embarrassé de fixer ce qu'il fallait attribuer d'intelligence aux bêtes le jour où Arago lui raconta l'histoire du chien qui refusait de tourner la broche parce que *ce n'était pas son tour*, et qui n'y consentit que lorsque son compagnon eut commencé régulièrement l'opération. « Ne résulte-t-il pas de là, mon cher Ampère, lui disait Arago, que des chiens peuvent avoir le sentiment du juste et de l'injuste, se faire une sorte de charte et endurer des souffrances corporelles plutôt que de la laisser violer ? » Ce jour-là, prétend Arago, Ampère modifia son opinion sur l'instinct et « admit que les êtres animés offrent *dans leur ensemble* tous les degrés possibles de l'intelligence, depuis son absence à peu près complète jusqu'à celle dont les *confidents du Très-Haut*, selon l'expression de Voltaire, doivent être *jaloux*<sup>1</sup> ». Il y a une sorte de « personnalité phénoménique » qui se manifeste dans les rêves et qui n'est pas sans doute étrangère à l'animal, bien qu'il soit impuissant à en dégager sa personnalité véritable et à s'élever à la notion épurée du *moi*.

Chez l'homme lui-même, il se produit automatiquement des mélanges et des combinaisons d'images qui constituent une sorte de chimie mentale dont les réactions ne nous sont révélées que par leurs résultats. L'attention volontaire est préparée par la réaction inconsciente de l'esprit contre les impressions qui l'affectent. Si nous avons vu, par exemple,

<sup>1</sup> Arago, *Œuvres*, partie II, p. 66.

un animal couché au pied d'un arbre, et si dans la suite nous voyons l'arbre tout seul, l'intelligence reproduira passivement l'image de l'animal. Nous aurons une double sensation, l'une réelle, l'autre hallucinatoire, parce que les deux images sont *concrétées*.

Laplace avait attiré l'attention d'Ampère sur un phénomène remarquable : lorsqu'à l'Opéra on n'entend que les sons et non les mots, comme il arrive si souvent, il suffit de jeter les yeux sur le libretto pour entendre tout à coup les mots dans les sons avec une parfaite netteté. Bien plus, si l'acteur a un accent particulier qu'on ne soupçonnait pas auparavant on le reconnaît immédiatement, et l'on peut dire s'il est Gascon ou Normand. Au moyen du libretto on ne *sait* donc pas seulement quels sont les mots prononcés, mais on les *entend* réellement. C'est qu'alors les images des mots que nous lisons se concrètent en vertu des habitudes acquises depuis que nous savons lire avec les sensations confuses des sons, en délimitent pour ainsi dire les contours et les rendent nets et distincts. Il en est encore de même quand nous entendons parler une langue étrangère qui ne nous est pas familière : si nous avons un texte sous les yeux et si nous pouvons suivre le lecteur, il se produit tout à coup un phénomène semblable d'articulation distincte. Ce sont là des combinaisons inconscientes des impressions visuelles et auditives.

Cette théorie a fait fortune, mais nous avons oublié et le nom qu'Ampère donnait au fait lui-même et le nom de l'inventeur de l'explication : M. James Sully, qui a écrit un ouvrage sur les *Illusions des sens et de l'esprit*, ne nomme pas Ampère bien qu'il reprenne pour son compte une foule d'exemples qu'Ampère donnait déjà à ses auditeurs au Col-

ège de France. Ampère expliquait en effet par sa théorie des concrétions d'images les saillies et les creux qui nous apparaissent sur un tableau où il n'y a pourtant qu'une surface plane ; la vue retrace alors par commémoration ces idées de formes qu'elle est habituée à associer aux dégradations d'ombres et de lumières observées précédemment dans les objets réels. Ampère traçait sur le tableau noir, au simple trait, des losanges où les angles étaient de 60° et de 120°, ou bien des lignes parallèles dont les extrémités étaient jointes par un arc de cercle ; les spectateurs voyaient des cubes dans les premiers dessins et les plis d'un rideau dans les derniers. Mais il dépend de l'attention volontaire de mettre en saillie certains angles et en creux certains autres, de voir certains plis concaves et certains autres convexes ; il suffit pour cela d'évoquer les formes correspondantes comme il suffisait tout à l'heure de suivre le libretto, ou le texte anglais ou allemand. Les formes évoquées par l'imagination produisent le même effet que les formes perçues réellement par les yeux ; la fusion s'opère ; la chimie mentale inconsciente produit son effet. C'est ainsi encore que nous voyons selon notre fantaisie en creux ou en relief les plis d'un rideau de théâtre ou ceux des papiers peints qui imitent des draperies. La préoccupation d'esprit fait que le peureux transforme en ennemis les buissons et les saules qui bordent le chemin, et en canons de fusil braqués sur lui les rayons de la lune qui luit à travers les branches. Toutes les formes de l'illusion et de l'hallucination s'expliquent par la même théorie : ce sont des concrétions d'images produites tantôt par la réaction automotrice de l'esprit, tantôt par une attention persistante. Nous finissons toujours par voir ce que nous voulons voir. Nous imposons aux objets du dehors les formes de notre

esprit, et quand l'adaptation de la forme à l'objet, grâce à une longue habitude est devenue parfaite, nos perceptions sont en réalité des hallucinations vraies. De même encore, et c'est le principal mérite de Kant d'avoir systématisé ce fait psychologique, nous enserrons le monde entier dans le réseau des lois subjectives de l'esprit, et chacun de nos poèmes métaphysiques devient un libretto ou un texte arrêté qui nous donne le sens des choses et la clef de la nature, autre poème qui se chante devant nous dans un splendide décor, mais où nous ne percevons d'abord que des sons confus et des voix inintelligibles.

Le mérite d'Ampère est d'avoir dévoilé le secret de cette adaptation inconsciente, tantôt fatale, tantôt volontaire, des conceptions précises de l'esprit à la matière diffuse des perceptions. Nul n'a vu mieux qu'il y a dans cette théorie un principe universel d'explication de la perception réelle et hallucinatoire. Il en déduisait encore par anticipation une explication profonde du pessimisme : c'est la plus subjective des conceptions de l'univers car elle consiste à donner corps et figure aux causes secrètes de mélancolie et de désespérance que le corps recèle dans ses profondeurs<sup>1</sup>. Ces « affections sans intuitions » projetées hors du corps, hypo-

<sup>1</sup> C'est aussi la conclusion d'un savant article de M. Ch. Féré intitulé *Impuissance et pessimisme* (*Revue phil.*, t. XXII, p. 41). « Il semble donc que se plaindre de tout revienne à convenir que l'on n'est bon à rien; c'est du reste ce qu'affirment les seuls pessimistes sincères, ceux qui se tuent. Le péjorisme a surtout cours parmi les improductifs de tout ordre. Le pessimisme est un déchet de l'évolution psychique, comme le crime et la folie. Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'aboutissant au *renoncement du vouloir vivre*, il produit en fin de compte le même résultat que les dégénérescences organiques, la stérilité. »

tasiées, divinisées, deviennent le *génie malin* dont parlait Descartes dont l'éternelle fonction serait de nous tromper et de nous tourmenter. Spinoza disait qu'au sceptique il fallait non un philosophe pour le réfuter, mais un médecin pour le guérir : c'est encore plus vrai du pessimiste, dont le fond n'est que le délire de la persécution élevé à la hauteur d'un système. Pourtant la racine du pessimisme, il faut l'avouer, est vivace, indestructible dans l'esprit humain. Nous avons une tendance presque invincible à concréter avec des idées nos dispositions maladives : le pessimisme répond à ce besoin d'explication et n'est dans son origine qu'une hallucination du sens du corps et dans ses conceptions que l'hypocondrie systématisée. La philosophie de l'inconscient est proche parente de la philosophie du pessimisme et Hartmann donne la main à Schopenhauer. Chez ces deux philosophes la personnalité qu'Ampère appelait « phénoménique » masque et étouffe la personnalité véritable qui naît avec l'effort conscient et qui constitue le *moi* : l'individualité se substitue à la personnalité. Il faut donc s'élever au-dessus de l'inconscient physiologique et de l'inconscient intellectuel pour découvrir l'existence véritable : tel est le but de la théorie de l'effort musculaire que nous allons maintenant examiner et où nous retrouverons à chaque pas la collaboration féconde des deux psychologues.